TÉMOIGNAGES D'ÉCRIVAINS GUILLAUME APOLLINAIRE ET JULES ROMAINS A LAGHET

Ralph SCHOR

Guillelmus Apollinaris de Kostrowitzky (Rome, 1880-Paris, 1918) qui choisira ses premiers prénoms francisés pour pseudonyme, mène une jeunesse agitée en compagnie de sa mère, Balte fantasque et impécunieuse. Il vit quinze ans sur la Riviera. Inscrit chez les frères des écoles chrétiennes au collège Saint-Charles de Monaco entre 1888 et 1895, il poursuit ses études au collège Stanislas de Cannes en 1896 et au lycée de Nice en 1897. Il échoue au baccalauréat en juillet 1897. Il exerce alors divers métiers, il voyage, il écrit et il se fixe à Paris, mais Nice reste pour lui une sorte de terre d'élection où il aime revenir. Dans L'Hérésiarque et compagnie (1910), il évoque le pèlerinage de Laghet et les ex-voto qui ornent le sanctuaire: «Galerie riche d'anonymes seulement, ce cloître de Laghet, et mystérieuse. La gaucherie, émerveillée et minutieuse de l'art primitif qui règne ici a de quoi toucher ceux même qui n'ont pas la foi. Il y a là des tableaux de tous genres, le portrait seul n'y a point de place. Tous les envois sont exposés à perpétuité. Il suffit que la peinture commémore un miracle dû à l'intervention de Notre-Dame de Laghet. Tous les accidents possibles, les maladies fatales, les douleurs profondes, toutes les misères humaines y sont dépeintes naïvement, dévotement, ingénument. »

Apollinaire, de retour à Nice le 3 septembre 1914, s'installe au 26 de la rue Cotta, actuelle avenue du Maréchal Foch. Quelques jours plus tard, dans une auberge de la vieille ville, il fait la connaissance de Louise de Coligny-Châtillon dont il tombe passionnément amoureux et qu'il appelle Lou dans ses poèmes. Repoussé et impécunieux, il s'engage le 4 décembre 1914 dans un bureau de recrutement situé au 4 de l'actuelle rue Alfred Mortier. Gravement blessé le 16 mars 1916, il subit une trépanation dont il ne se remet pas vraiment. Le 9 novembre 1918, affaibli, il meurt, victime de l'épidémie de grippe espagnole.

Les pèlerins piémontais¹

Les pèlerins débouchaient de tous les chemins. Il en venait d'essoufflés, qui avaient grimpé par la rude côte de la Trinité-Victor. Des paysannes arrivaient de Peille et portaient, posés sur un coussinet au-dessus de leur tête, des paniers pleins d'œufs. Elles marchaient très droites, ne remuant qu'imperceptiblement la tête, pour suivre les oscillations de leur fardeau et le maintenir en équilibre. De leurs mains restées livres, elles tricotaient. Un vieux paysan, rasé, avait au bras un coffin plein de galettes saupoudrées de bonbons à l'anis. Il avait vendu une partie de sa marchandise en route et marchait péniblement en fumant sa pipe. Des paysannes riches étaient assises sur leurs mules au sabot assuré. Des filles se donnaient le bras et égrenaient le rosaire. Elles étaient coiffées de ces chapeaux de paille, presque plats, particuliers aux femmes du comté de Nice et pareils à ceux que portaient les dames grecques, comme on peut voir aux statuettes de Tanagre. Quelques-unes avaient cueilli des branches d'olivier dont elles s'éventaient. D'autres marchaient derrière leur mule qu'elles tenaient par la queue. Elles avaient chargé leurs bêtes de présents pour les moines ; paniers de figues, barils d'huile, sang caillé d'agneau.

Des troupes de pèlerins élégants, des demoiselles à robes de foulard, des bandes d'Anglais arrivaient de Monaco. Il y avait aussi des croupiers farauds et des groupes de filles monégasques, minaudières et diaprées. Les simples curieux se dirigeaient d'abord vers une des auberges qui font face au couvent de Laghet pour s'y rafraîchir et commander le repas de midi. Les pèlerins sincères allaient de suite au couvent. Les valets des auberges emmenaient les mules à l'écurie. Les pèlerins, hommes et femmes, entraient dans le cloître et se mêlaient à la foule des premiers arrivés, qui, depuis l'aube, tournaient lentement en psalmodiant le rosaire et en regardant les innombrables ex-voto suspendus dans le cloître.

Galerie riche d'anonymes seulement, ce cloître de Laghet, et mystérieuse. La gaucherie émerveillée et minutieuse, de l'art primitif qui règne ici a de quoi toucher ceux

٠

¹ L'Hérésiarque et compagnie, librairie Stock, Delamain, Boutelleau et Cie, édit., Paris, 1922

même qui n'ont pas la foi. Il y a là des tableaux de tous genres, le portrait seul n'y a point de place. Tous les envois sont exposés à perpétuité. Il suffit que la peinture commémore un miracle dû à l'intervention de Notre-Dame de Laghet.

Tous les accidents possibles, les maladies fatales, les douleurs profondes, toutes les misères humaines y sont dépeintes naïvement, dévotement, ingénument... La mer déchaînée ballotte une pauvre coque démâtée sur laquelle est agenouillé un homme plus grand que le vaisseau. Tout semble perdu, mais la Vierge de Laghet vielle dans un nimbe de clarté, au coin du tableau. Le dévot fut sauvé. Une inscription italienne l'atteste. C'était en 1811...

... Une voiture emportée par des chevaux indociles roule dans un précipice. Les voyageurs périront, fracassés, sur les rochers. Marie veille au coin du tableau dans le nimbe lumineux. Elle mit des broussailles au flanc de précipice. Les voyageurs s'y accrochèrent et, par la suite, suspendirent ce tableau dans le cloître de Laghet, en reconnaissance. C'était en 1830... Et toujours, en 1850, en 1860, chaque année, chaque mois, presque chaque jour, des aveugles virent, des muets parlèrent, des phtisiques survécurent grâce à la dame de Laghet qui sourit doucement nimbée de jaune au coin des tableaux...

Vers dix heures, on entendit des chants italiens. Les pèlerins piémontais arrivaient, las, mais courageux et fervents. Leurs pieds nus étaient chaussés de poussière. Les yeux brillaient dans les faces maigres et énergiques. Les femmes avaient attaché des feuilles de figuier sur leur tête pour se garantir du soleil de juillet. Quelques-unes mordaient des morceaux de polenta sur lesquels se posaient les tourbillons de mouches soulevées sur leur passage. Des enfants teigneux grignotaient des caroubes ramassées en route. Les Piémontais arrivaient en bandes compactes et interminables. Comme ils étaient gueux, ils venaient à pied du fond de leurs provinces. Tous, hommes et femmes, portaient au-dessous de leurs vêtements le scapulaire brun du Mont-Carmel. La plupart chantaient. Un gars que la pelade avait rendu chauve comme César serrait entre ses dents une guimbarde qu'il tenait de la main gauche, tandis que de la droite il faisait vibrer son instrument pour accompagner le cantique.

Ceux qui étaient sains portaient les malades à tour de rôle. Un vieillard marchait courbé sous le poids d'un jeune homme, dont les deux jambes avaient été broyées en quelque accident. Il semblait évident qu'aussi puissante fût-elle, Marie ne lui rendrait pas ses jambes. Mais qu'importe au croyant ? La Foi est aveugle.

Une fille d'une beauté nonpareille, mais dont le visage très pâle était semé de taches de rousseur, était portée sur un brancard par sa mère et son frère.

Des béquillards sautillaient de-ci, de-là.

A la vue du couvent et au son des cloches que les moines mirent en branle à ce moment, les Piémontais sentirent leur courage renaître. Leurs chants devinrent plus ardents. Leurs supplications montèrent plus ferventes vers la Vierge, dont le nom revenait toujours comme une litanie : Santa Maria...

Leurs yeux se levaient au ciel, peut-être en l'espoir d'y voir paraître, en haut, à gauche ou à droite, comme au coin des tableaux votifs, la Vierge de Laghet nimbée de soleil. Mais le ciel latin restait pur.

En arrivant devant l'église, un homme poussa un cri lamentable et s'abattit en vomissant des flots de sang. Dans le cloître, une femme tomba en une crise d'épilepsie navrante.

Les pèlerins chantaient. Ils firent dix fois le tour du cloître. Lorsque vint l'heure de la grand'messe, ils entrèrent dans l'église éblouissante d'ors et de flammes de cierges. Les pèlerins humaient avec délices l'odeur d'encens et de cire. Ils s'émerveillaient pieusement des balcons dorés, des colonnes à torsades, de tout le luxe en stuc du style jésuite. Un enfant, porté dans les bras de sa mère, criait en tendant les mains vers les navires, les béquilles, les cœurs d'or ou d'argent suspendus aux parois de la nef et du chœur. L'enfant prenait ces ex-

voto pour des jouets. Tout à coup, il se mit à crier : « bambola » en agitant ses petits bras vers la Vierge miraculeuse, qui, engoncée dans une robe raide de velours chargé de pierreries, souriait sur l'autel. L'enfant pleurait et criait : « bambola », c'est-à-dire « poupée », car le simulacre prodigieux et honorable n'est pas autre chose.

Le chœur s'emplit de moines. L'un d'eux vêtu d'habits sacerdotaux, monta à l'autel. Les pèlerins et les moines chantèrent à l'unisson. L'accent des moines était pareil à celui des pèlerins venus à pied du Piémont, le matin.

Il y avait le vieux Carmes courbé, dont la voix chevrotait pour répondre, lorsque l'officiant disait : « Dominous vobiscoum... ». Il y en avait de jeunes, qui, certainement, n'avaient pas encore prononcé de vœux perpétuels. L'un, grand, fort, et qui portait une couronne de cheveux bruns et drus autour du crâne rasé, se tourna un instant face à la nef où la fille qu'on avait portée sur le brancard se dressa soudain, criant : « Amedeo, Amedeo! » puis retomba, épuisée. Sa mère et son frère s'empressèrent autour d'elle, tandis que des pèlerins chuchotaient : « un miracle! un miracle! L'Appollonia qui, depuis trois ans, ne s'est tenue debout, vient de se dresser ».

Dans le choeur, le moine avait tressailli et brusquement s'était détourné. Les chants avaient cessé. C'était l'instant de l'élévation, tous ceux qui le pouvaient s'étaient agenouillés. Dans le silence, on entendit distinctement le garçon aux jambes coupées implorer un miracle. Sa voix jeune vibrait en paroles ferventes. Les mots piémontais sonnaient fièrement, concis et distincts : « Je te le demande, Vierge sainte, moi, pauvre estropié, moi, le « caganido » (excrément du nid), guéris-moi ! Rends-moi mes deux jambes afin que je puisse gagner ma vie. » Alors la voix devenait dure et impérieuse : « M'entends-tu ? m'entends-tu ? guéris-moi ! » Et cela continuait en hoquets blasphématoires, en imprécations hurlées : « Guéris-moi ! « sacramento ! » ou je te casserai la gueule ! ». A ce moment, la clochette qui tinta fit s'incliner les fronts, tandis que le prêtre élevait l'hostie. L'estropié continuait ses prières mêlées de blasphèmes. La clochette sonna pour la troisième fois. Alors on cria de nouveau : « Amedeo ! Amedeo ! » Et les pèlerins, relevant vivement la tête, virent l'Apollonia retomber sur son brancard.

Dans le choeur, le moine se dressa. Il ouvrit la grille et s'avança vers la malade, qui murmurait encore : « Amedeo ! Amedeo ! ». Il lui demanda durement en son dialecte : « Que veux-tu ? ». Elle répondit : « Basmé... » (embrasse-moi)... Le moine tremblait, les larmes lui vinrent aux paupières. La mère d'Apollonia le regarda craintivement et lui dit en montrant sa fille : « Elle est malade » et elle insistait : « Malade ! malade ! Marota ! Marota ! ». Apollonia, épuisée le regardait et murmurait : « Basmé, Amedeo ! Depuis que tu es parti, les jours furent obscurs comme dans la gueule du loup. Sa mère répéta le dernier membre de phrase : « ... Shïr cmé'n bucca a u luv ». Penché sur la malade, le moine l'embrassa doucement en disant : « Apollonia... » Tandis qu'elle murmurait : « Amedeo ...». La mère dit : « Amedeo, tu peux encore quitter le couvent. Reviens avec nous. Elle mourra sans toi ». Il répétait : « Apollonia... ». Puis, se dressant, décidé, il souleva sa cuculle, la fit passer par-dessus la tête et la laissa tomber. Il dénoua sa cordelière, déboutonna le froc, s'en dévêtit et apparut comme un rude ouvrier piémontais, en tricot et pantalon de velours bleu soutenu par la ceinture de laine rouge. Dans le fond de l'église, on entendait les rires étouffés des filles monégasques, on distinguait les mots de « Piafou ! Piafi ! » qui désignent les Piémontais.

L'enfant qui voulait la Vierge pour poupée pleurait. Sa mère le grondait à haute voix parce qu'elle ne voyait plus à son cou le ruban maintenant la main fermée en corail qui protège les enfants contre les sorts.

Le moine regardait les pèlerins. Il se sentait leur frère, vêtu comme eux et parlant leur dialecte. Tous le contemplaient extasiés, chuchotant : « Le miracle... ». Il fit signe au frère d'Apollonia. Les deux hommes se baissèrent pour soulever le brancard. L'estropié hurlait : « Sacramento ! guéris-moi ! canaille ! chienne ! ou je te crache au visage ». Amedeo

prononça tout haut : « Venez, vous autres, retournons en Piémont ». Et portant le brancard, il sortit, suivi de la foule des pèlerins qui criaient : « Miracle ». Dehors, Apollonia, les yeux hagards, se dressant sur le brancard, haleta : « Basmé! Amedeo! ». Il posa le brancard sur le sol et s'agenouilla. Elle prit sa main, et retomba inerte. Il l'embrassa, éperdu, disant de petits mots tendres. Un médecin venu au pèlerinage par curiosité s'approcha, examina la pauvre fille et déclara : « C'est fini, elle est morte ».

Amedeo se dressa, livide. Il regarda les Piémontais qui se taisaient consternés. Puis, levant son poing vers le ciel très bleu, il s'écria : « Frères chrétiens, le monde est mal fait ! ». Et il rentra dans le cloître, pour toujours... Les femmes faisaient des signes de croix, les hommes répétaient l'exclamation douloureuse du moine, en hochant la tête : « Fradei cristiang, ir mund l'é mal fâa ! ». La mère écartait les mouches qui venaient aux yeux et sur la bouche de la morte. Les mules piaffaient dans les écuries. Des auberges venait le bruit de la vaisselle entrechoquée. Dans le cloître, on chantait toujours la litanie attristante dominée par le nom de la Vie : « Santa Maria... ».

De nouveaux pèlerins arrivaient. D'autres s'en allaient joyeux et ceinturés d'un grand rosaire, à grains gros comme des noix. Dans les futaies, assez loin, un coucou faisait entendre, à intervalles réguliers, sa double note paisible et invariable...

L'écrivain Jules Romains (Saint-Julien-en-Chapteuil, 26 août 1885-Paris, 14 août 1972), de son vrai nom Louis Farigoule, entre à l'Ecole normale supérieure en 1906 et réussit l'agrégation en philosophie en 1908. Avant de quitter l'enseignement en 1919, il est professeur successivement à Brest, Laon, Paris, Nice en 1917. Il s'attache à cette ville et à ses environs. Il aime flâner dans la vieille ville et bord de la mer. C'est là qu'il situe l'action de son roman *La douceur de la vie* (tome XVIII de la série *Les Hommes de bonnes volonté*). Il revient à Nice pour son plaisir ou pour prononcer des conférences au Centre universitaire méditerranéen. Il célèbre cette ville dans ses poèmes :

« Nice bien-aimée, avec ses palais, ses casinos, Ses fins palmiers pareils aux femmes qui se font maigrir, Et ses caressantes avenues courbes vers Cimiez ».

Il déclare : « Nice est une des cinq ou six villes du monde les plus agréables à l'être humain » (*l'Aurore*, 31 mars 1964). Résident à Paris, il s'inscrit en 1932 au Mesclun, rendezvous des Niçois de la capitale. En 1968, il est fait citoyen d'honneur de cette ville qu'il a si souvent célébrée.

Nous sommes arrivés ainsi au monastère. Mme Valavert a rangé son auto sur un terre-plein, non loin de l'entrée. Puis, elle m'a guidé à travers les bâtiments.

Nous étions presque seuls. Il faisait un temps assez hivernal, surtout par la fraîcheur humide que la situation de Notre-Dame de Laghet au creux d'un vallon rend encore plus sensible. L'ombre avait cette mélancolie imprégnante que je commence à bien lui connaître dans le pays de Nice. Nous nous sommes promenés le long des galeries, devant les ex-voto. Cela ressemble à une exposition de peintures, dont tous les tableaux seraient du petit format, et auraient pour auteurs des peintres de village, de ceux qui, dans ces régions, décorent le plafond d'une maisonnette, ou composent une enseigne pour le boulanger. Tous les sujets aussi se ressemblent. Il s'agit toujours d'accidents, et des diverses sortes d'accidents qui pouvaient arriver aux gens modestes de ces pays dans les époques qui ont précédé la nôtre, jusqu'à la veille même de la guerre. Le cheval d'une voiture s'emporte. Un essieu se brise sous des voyageurs. Un enfant tombe sous des roues. Une carriole avec ses occupants verse dans un ravin. Un échafaudage s'écroule et un homme tombe de très haut les bras écartés.

L'accident de voiture est celui qui revient le plus souvent. Puis le thème de la chute. Ces murs ressemblent à une documentation sur le cauchemar. Et comme le dessin, les couleurs, ont l'espèce d'étrangeté naïve que procure la maladresse, l'on croirait qu'un aliéné, longtemps enfermé entre ces murs, en est devenu le Fra Angelico, et s'est plu à fixer autour de lui le cycle de ses terreurs nocturnes.

D'ailleurs, comme dans les cauchemars encore, toutes ces épouvantes sont traversées par le spasme de l'inaccompli. Chaque fois la Vierge de Laghet a saisi l'accident, à la seconde même où il se nouait, et l'a étouffé, comme on étouffe un pigeon. Par une brusque secousse, la victime, qui, déjà souffrait l'angoisse de la mort, est sortie de la fatalité pour rentrer dans la douce vie bénigne ; ainsi l'on se réveille à force de peur. La pensée qui est venue donner la secousse, c'est « Notre-Dame de Laghet, sauvez-moi! ». La légende de beaucoup de ces tableaux votifs l'explique bien clairement.

Nous avons très peu parlé, pendant la visite. Nous ressentions, outre un charme séculaire qui tenait au site, à la structure des lieux, le pittoresque et même le saugrenu de cette exposition de la misère humaine. Mais nous n'avions ni l'un ni l'autre le coeur à nous en amuser. La guerre est encore trop près. Les accidents de voiture, les chutes dans le vide, c'était peut-être le piment d'une époque de prospérité paisible. Nous n'avons que faire de ces grains de poivre. Nous avons déjà la bouche emportée.

Je me demandais : « Si Antonia était là, que penserait-elle ? que me dirait-elle ? ». Aucune sottise, sans doute. Elle est proche parente de ceux qui ont vécu des drames et de ceux qui ont fait ces peintures. Croit-elle aux miracles de Notre-Dame de Laghet ? Ce n'est pas certain. J'imagine son sourire avisé, en même temps que sa pitié pétrie d'accointances. Elle connaît la misère humaine, non peut-être de plus près que nous, mais mieux de plain-pied.